

NOTRE VOYAGE  
AUX  
PAYS BIBLIQUES

---

Sainte-Marguerite, 15 février 1888.

Il y a longtemps, quinze ans peut-être, que je demande à Dieu de me laisser faire le voyage d'Orient, et à Saint-Sulpice de me confier un ami à qui il peut être utile. Enfin Dieu me donne le temps, et le vénérable M. Icard m'accorde ce compagnon tant désiré, deux faveurs qui excitent toute ma reconnaissance.

Malgré la mauvaise saison et sa très petite santé, M. Vigouroux est déjà venu me rejoindre et hâter l'heure du départ. Des lettres d'introduction auprès des consuls ou des ambassadeurs, des recommandations pour les communautés religieuses qui seront sur notre route, les plus récentes indications sur la marche des paquebots, arrivent de toute part et complètent nos préparatifs. C'est demain que va commencer notre pèlerinage religieux



et scientifique. J'en augure les plus consolants résultats. Mon ami, c'est l'Ancien Testament; je suis le Nouveau. Entre les deux Alliances l'harmonie est toute naturelle. Lui en profitera pour donner un développement nouveau à la controverse qu'il a entreprise avec le rationalisme sur le terrain biblique, et peut-être aussi pour préparer une histoire du peuple juif à la hauteur de la science moderne. Moi je désire constater l'exactitude de ce que j'ai décrit dans la *Vie de Notre-Seigneur* et examiner de près ce que j'ai à décrire dans l'*Œuvre des Apôtres*, dont le premier volume attend pour paraître ma signature avec le droit de dire : « J'ai vu! »

Notre projet est de parcourir la basse Égypte jusqu'aux Fontaines de Moïse, en vue du désert de Schour; la Palestine, depuis Hébron jusqu'à Baniyas; la Syrie, depuis Damas jusqu'à Antioche; les côtes de l'Asie Mineure, depuis Adana jusqu'à Constantinople; la Grèce, depuis le Pirée jusqu'à Ithaque et Leucade, pour rentrer par Brindisi, Salerne, Naples et Pouzzoles, suivant ainsi les traces de saint Paul, non seulement en Orient, mais à Athènes, à Corinthe et à Rome, où elles se confondent avec celles de Pierre dans la gloire du même martyr. Le programme est séduisant. Nous l'avons étudié longtemps et avec soin. C'est plans topographiques et notes en main que nous arriverons sur les lieux. Ce que nous allons voir, nous le savons d'avance; il suffira de constater.

Avec des tempéraments divers, mon ami et moi

avons la plupart des idées communes, et, en tout cas, la même ardeur pour défendre la grande cause de l'Église, le même enthousiasme pour la vérité. Nous envisageons avec joie cette perspective de la vie à deux, et nous avons hâte de la commencer. Un deuil de famille et un violent refroidissement qui en a été la conséquence, nous ont empêché de prendre la meilleure voie pour aller en Égypte, qui est Brindisi et le Lloyd autrichien. Il faut accepter cinq jours de mer et s'embarquer à Marseille. Nous nous mettrons en route demain. Ma névralgie me serre encore fortement, mais je la dissimule. Dieu y avisera.

Jeudi, 16 février.

Ce matin, dans notre petite chapelle, au milieu de cœurs dévoués, nous avons prié le Ciel de bénir notre voyage. Les larmes d'une vieille mère, dont j'ai été l'unique fils, ont peut-être coulé pendant que je montais à l'autel. Elle les a discrètement cachées. L'histoire de ces patriarches nomades, amis fidèles de Dieu et voyageurs infatigables, que la liturgie mettait sous nos yeux durant le saint sacrifice, a quelque chose de réconfortant au moment du départ.

Par un temps affreux, vent, givre, tempête, nous quittons la chère maison de campagne où, après dix-sept ans de vie préoccupée et militante, je goûtais pour la première fois le charme du travail dans le calme et la solitude. On ne s'arrache



pas sans émotion aux cordiales poignées de main de bons serviteurs et amis. J'ai surtout trouvé quelque chose de poignant dans la dernière étreinte de ma mère, qui se montrait forte, toute brisée qu'elle fût, par la perspective d'une longue et peut-être définitive séparation.

Quand reviendrai-je? Comment tout sera-t-il si je reviens et quand je reviendrai? Je m'éloigne tristement. A la gare, on nous annonce que l'hôte chez qui nous devons descendre à Marseille est mort hier soir. Décidément voilà le second deuil qui prélude à notre voyage. Tout cela, concordant avec l'affreuse tempête qui s'accroît de plus en plus, la fatigue physique et inaccoutumée que j'éprouve et la frêle constitution de mon ami, semble fatidique. On nous fait observer encore que nous allons nous embarquer un vendredi. Il serait difficile de faire autrement, les paquebots ne partent que ce jour-là. Un peu de courage. Voici un vol de corbeaux à notre droite. Des Romains se réjouiraient. Essayons de faire comme eux. Impossible. Nous sommes visiblement préoccupés, et cette fois du moins deux augures se regardent sans rire. La mer que nous côtoyons bientôt semble paisible. Ce n'est pas à dédaigner pour demain. Nous devisons sur les surprises qu'elle nous réserve. Arrivés à Tarascon, les tristesses recommencent.

L'excellente famille chez qui nous descendons vient de perdre son fils aîné. Le troisième est en danger de mort. C'est pourtant là un groupe d'âmes fortement chrétiennes, une maison de vrais

croyants. Dieu a ses vues. Nous couchons chez l'archiprêtre, un vieil ami de Saint-Sulpice. Dernier malheur, ma cheminée fume; il faut éteindre le feu. Le froid est violent.

Vendredi, 17 février.

Nous disons la messe au tombeau de sainte Marthe. Qu'il lui plaise de nous conduire là d'où elle est partie, pour nous ramener ensuite là où elle est venue. Selon la vieille tradition de Provence, elle fit la traversée de Palestine en Gaule, avec Lazare son frère et Marie sa sœur, mais moins vite et moins confortablement que nous. Nous trouvons, en effet, à Marseille, *la Gironde*, splendide paquebot qui, pour ses débuts dans la Méditerranée, va nous emporter dans ses flancs. Après une visite au directeur des Messageries, homme aimable et obligeant, nous allons déjeuner à l'hôtel de Noailles. Mon ami est dans les meilleures dispositions et tout au bonheur du départ. Je m'en fais une joie, car je l'aime tendrement, et je réponds de lui à ceux qui me l'ont confié. Après quelques courses obligées, nous achevons nos dernières emplettes et nous partons.

La cabine est vaste et commode. J'organise tout en vue du terrible mal de mer qui ne vient pas. Est-ce le résultat de la cocaïne consciencieusement avalée avant de nous mettre en marche? est-ce en raison du calme de la mer et des vastes proportions du vaisseau? Peu importe. Malgré la bise gla-



cial, nous sommes sur le pont à saluer Notre-Dame-de-la-Garde et à admirer le vivant panorama qui se déroule à nos yeux. Je murmure au fond du cœur, avec une confiance très douce, l'hymne à l'Étoile de la mer. Adieu, rives de France! Je n'ai jamais mieux compris tout ce qu'est la patrie qu'à cette heure où je la quitte. Vie sociale, foyer intellectuel, lois qui protègent l'ordre public, émotions nationales, drapeau, luttés pour la vérité, craintes et espérances, êtres aimés, famille, livres, soleil, pics neigeux des Pyrénées, aux blanches dentelures, maison paisible sous l'aile des grands arbres verts, passé, présent, avenir, terre et ciel, tout est dans ce mot : PATRIE, et, à travers une larme, je le prononce encore en adressant au rivage qui fuit le dernier geste d'adieu.

Le froid me gagne. Je rentre dans la cabine, et, avant de sentir aucun malaise, par prudence je me couche. Mon ami, plus téméraire et moins heureux que moi, arrive fort ému. Après une offrande sommaire à la tyrannie des flots, il se détermine à opter, comme moi, pour la position horizontale, et ne tarde pas à se trouver mieux. De violentes rafales promènent des vagues sur le pont. Le temps est affreux. Nous avons peine à nous réchauffer. Un piano se fait entendre sur nos têtes pour endormir les douleurs des pauvres patients. Il me paraît assez mal tenu. Je sommeille bientôt après.

En mer, le samedi 18 février.

Nous nous réveillons entre la Corse et la Sardaigne. De part et d'autre on voit des montagnes rocheuses dont les sommets sont gracieusement festonnés, comme ceux des Alpines. Le mouvement du bateau devient insensible. Je déjeune parfaitement; M. Vigouroux fait piètre mine; j'en suis ennuyé. Il pleut. Le salon est très vaste, et partant très froid. Je couvre pieusement mon ami de mon manteau. Quelques aimables passagers, entre autres M. le duc d'Harcourt, et M. Mougél-Bey, directeur de la mission égyptienne à Paris, entrent en relations avec nous. Leur conversation est agréable. Nous laissons à droite Caprara, avec la maison blanche de Garibaldi.

Là s'est éteint cet homme, général de théâtre, étrange fou, patriote convaincu, héroïque ganache. A mes côtés quelqu'un murmure : « Il a fait l'Italie! » Plût à Dieu qu'il eût seul commis ce crime, car est crime toute œuvre accomplie au mépris de la justice et au bénéfice des ingrats. Nous perdons toute terre de vue. La mer moutonne; je tiens bon.

Premier dimanche de Carême, 19 février.

La nuit a été mauvaise, la journée longue et froide. A trois heures du soir, ma pensée se porte vers tant de prédicateurs qui, dans l'Église universelle, ouvrent la station quadragésimale. J'offre pour le triomphe de leur apostolat le silence que,



contre mes habitudes, je garderai cette année et les premières fatigues du voyage. Nous sommes au pied du Stromboli. Ici se rencontrèrent avec leurs flottes Ruyter et Duquesne, en 1676. Le rocher conique vomissant sans relâche des tourbillons de fumée, mêlés d'éclairs, mesure 700 mètres de haut. Il est escarpé de tous côtés, sauf au N.-E., où quelques paysans, dans une petite plaine, cultivent la vigne et se livrent au commerce de la pierre ponce et du soufre. A l'arrière-plan, les Calabres sont couvertes de neige. Le détroit de Messine commence. Je songe à la description de Virgile :

*Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis  
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos  
Sorbet in abruptum fluctus, rursumque sub auras  
Erigit alternos, et sidera verberat unda.*

Aujourd'hui rien de semblable. Charybde, foudroyée par Jupiter pour avoir volé les bœufs d'Hercule, a-t-elle bravement relevé la tête et cessé d'être un gouffre? Scylla n'ouvre-t-elle plus ses six gueules horribles, triste don de Circé jalouse? Les loups et les chiens ont-ils cessé de hurler autour d'elle? C'est probable, car nous entrons dans le fameux passage aussi tranquilles que sur un lac. Les anciens avaient l'imagination vive et le péril facile. A vrai dire, leurs barques légères et gracieuses savaient mal se défendre des courants. Nos vaisseaux modernes passent graves et superbes, jetant des bouffées de fumée et de feu

aux vieux monstres mythologiques qui n'ont plus de souffle.

A notre droite est Messine, jolie, bien bâtie, coquette, mais couverte d'ombre. L'Etna a sur sa tête un grand nuage noir. Le vieux Vulcain forge-t-il des foudres pour la guerre prochaine? Ses ateliers ne sont plus là. On les montre à Kissingen et par toute l'Europe qui s'arme. Un rayon de soleil éclaire Reggio, pittoresque et réjouit sur notre gauche. La nuit arrive. Elle est si longue quand on ne dort pas!

Lundi, 21 février.

Rien de saillant. La pleine mer, en ligne droite vers Alexandrie. Les passagers, — nous sommes trente-sept en première classe, — sont Anglais pour la plupart. Ils mangent. Quelques jeunes Français s'empressent gracieusement autour de nous. J'aime la jeunesse, au milieu de laquelle je vis depuis dix-sept ans. Celle-ci me fait goûter le parfum caractéristique de l'éducation donnée par de bons maîtres. C'est si beau de savoir être aimable à vingt ans avec des hommes que l'on ne connaît pas, qui ont pour toute séduction le sérieux de leur vie, que l'on rencontre par hasard et qu'on ne reverra plus!

Mardi, 22 février.

Rien et triste. M. Vigouroux ne quitte point sa cabine. Je n'en sors moi-même que parce qu'elle m'est intolérable.